



SILVIA AVALLONE

Une amitié



LIANA LEVI



Les amitiés de l'adolescence sont les plus fortes. On échange expériences, secrets et vêtements, tout en se projetant dans un futur rempli d'espoirs. Elisa et Beatrice, les deux héroïnes de ce roman, n'y font pas exception. Bien que leurs histoires familiales diffèrent totalement – la première a été élevée par une mère aimante mais fantasque et indifférente aux apparences, la seconde par une mère qui surinvestit le paraître et transforme sa fille en poupée Barbie –, elles ont noué un lien fusionnel. Et cela jusqu'au jour où un changement planétaire, Internet, fait irruption dans leur vie. Elisa continuera à faire partie du « monde d'hier », celui qui valorise les livres et la culture, tandis que Beatrice se lancera tête baissée dans l'aventure du « monde nouveau », celui qui pousse sur le devant de la scène influenceurs et réseaux. Et ces courants contraires les entraîneront vers des destins opposés.

« Les affres de la génération qui a connu les cabines téléphoniques avant Instagram. »

SILVIA AVALLONE est née en 1984 à Biella, où elle a grandi, et vit à Bologne. *D'acier* (2011), son premier roman, la propulse au premier plan de la scène littéraire italienne et internationale. En France, le livre remporte le Prix des lecteurs de *L'Express* et connaît un succès immédiat. Ses trois autres romans confirment son talent.

« Un roman extraordinaire qui affronte des thèmes profonds, complexes : la peur de l'abandon, le drame de la perte ; la terreur de se sentir inutile et l'anxiété de relever les défis de la vie. » *La Repubblica*

« Un roman incisif et profond sur l'amitié, le besoin que l'on a de se raconter, la dichotomie entre les images et les mots. Un livre qui reflète et interprète brillamment l'esprit de notre temps. » *Il Corriere della Sera*

Silvia Avallone

Une amitié

*Traduit de l'italien
par Françoise Brun*



Liana Levi

À mon père

« À quoi sert la vie ?
– Je ne sais pas.
– Je ne sais pas moi non plus. Mais je ne pense pas que le tout soit de gagner. »

Jonathan Franzen, *Les Corrections*

LES JOURNAUX INTIMES

Bologne, 18 décembre 2019, 2 heures du matin

Le noir, c'était ce qui m'effrayait le plus, enfant. Il suffisait de descendre au garage sans appuyer sur l'interrupteur, de laisser entrebâillée la porte de la cave, et il était là, muet et dense. À l'affût.

N'importe quel danger pouvait s'y tapir. Sorcières, bêtes effrayantes, monstres sans visage, ou même, rien : le vide. Je crois que c'est pour cette raison que j'ai dormi avec ma mère jusqu'à un âge insensé, que j'ai honte de dire.

Et aujourd'hui, à trente-trois ans, je regarde le fond obscur de ma chambre, avec la sensation d'entendre crisser mes journaux intimes d'autrefois dans la cachette où je les ai enterrés vifs, après t'avoir perdue. Cinq ans de lycée et une année d'université résumés d'une écriture voletante, au feutre à paillettes, réduits au silence et au repos comme dans un vieux réacteur abandonné.

Depuis que nous ne sommes plus amies, j'ai cessé de noter des traces de ma vie.

Je m'assieds sur le lit. Dans un élan de sagesse, je comprends que le moment est venu de se souvenir, et de me confronter à toi. Sinon, je ne pourrais prendre aucune décision sage te concernant.

Je prends l'escabeau dans le débarras, je monte deux marches et je m'arrête, comme une voleuse. Voleuse de quoi? De mon propre passé?

Arrivée en haut, j'ai le cœur qui cogne. Je tends les bras dans la poussière qui recouvre l'armoire et j'attrape les six cahiers, là-bas dans le noir.

Je les emporte sur ma table de nuit, à la lumière. Les voir là, tout près de moi, c'est un coup de poing à l'estomac. Devant ces couvertures roses, à fleurs, dorées, je sens qu'une chose est claire: pas de paix possible entre nous deux, Beatrice.

Je pose la main sur la couverture lilas de mon agenda 2000-2001, tentée, sans savoir si je vais l'ouvrir. Mais pendant cette lutte contre moi-même, mes doigts échappent à mon contrôle, se glissent d'eux-mêmes entre les pages. Le journal s'ouvre et il en tombe un Polaroid décoloré, un de ceux que mon père avait faits de nous.

Je le ramasse, l'approche de la lumière plus vive de la lampe. Je me reconnais petite, les cheveux coupés courts; mon sweat des Misfits, mon sourire craintif. Et je te reconnais, toi, mon exact contraire. Ta chevelure magnifique, ton rouge à lèvres, tes ongles violets, et tu me serres dans tes bras en riant aux éclats. J'ai du mal à nous regarder.

Je retourne la photo. Derrière il est écrit: *Amies pour la vie*. Une date: *14 juin 2001*.

Je ne sais pas depuis quand ça ne m'était pas arrivé, mais j'éclate en sanglots.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant que tout le monde ne la connaisse
(2000)

1

Le vol des jeans

Si cette histoire devait avoir un début, et il faut bien qu'elle en ait un, je partirais du vol des jeans.

Peu importe si la chronologie n'est pas respectée, puisque cet après-midi-là nous nous connaissions déjà. Mais c'est là que nous sommes nées, le jour de la fuite à scooter.

Avant, je dois préciser quelque chose. Qui me coûte et m'agace, mais il ne serait pas correct de faire comme s'il s'agissait d'une Beatrice parmi tant d'autres. Le lecteur commencerait tranquillement puis, en découvrant qu'il s'agit de toi, ferait un bond sur sa chaise en disant : « Hein, cette Beatrice, c'est *elle*?! » Et il se sentirait floué. Je ne peux malheureusement pas faire l'impasse sur ce que cette toute jeune adolescente est devenue : un personnage public, et du genre encombrant. D'ailleurs je pourrais dire que dans le monde, personne n'est plus encombrant que toi.

La Beatrice dont je parle, en effet, c'est Beatrice Rossetti.

Oui, *elle*.

Mais avant qu'elle ne soit connue sur toute la planète, et qu'on sache à toute heure du jour et de la nuit où elle est et comment elle est habillée, Beatrice était une fille normale, et mon amie.

Ma meilleure amie, en fait, la seule que j'aie eue. Mais comme on ne me croirait pas, je me suis toujours bien gardée de le dire.

Je parle d'il y a pas mal d'années, quand le monde n'était pas submergé de photographies d'elle et que son nom, à seulement le prononcer, ne déclenchait pas des discussions, disputes féroces et débats sans fin. Les pôles magnétiques, les océans, les terres émergées ne vibraient pas dès qu'elle offrait au public un regard papillotant, un tailleur, un dîner romantique avec un beau garçon au sommet du Burj Khalifa. D'ailleurs, pour l'écrasante majorité d'entre nous, Internet n'existait pas.

Je n'ai jamais manqué au vœu de secret que j'ai posé sur notre amitié. Et si je m'en dégage maintenant, c'est pour mieux me comprendre moi-même. Bien évidemment, cet aveu naît et meurt ici, dans cette chambre close et privée que l'écriture a toujours été pour moi.

Je n'irais jamais en parler, ou pire, m'en vanter. Qui me croirait, d'ailleurs? Une simple allusion à des collègues, comme: «La Rossetti, je la connais, on était dans la même classe», et je sais qu'ils ne me lâcheraient plus, avec toutes leurs questions malsaines. Ils penseraient tout de suite que ce n'était pas allé plus loin qu'un «ciao», un échange de regards en passant: allons, jamais une fille comme *elle* et une fille comme *moi* n'auraient pu devenir complices.

Ils essaieraient d'obtenir des détails piquants, ou pire, embarrassants, de ramener sa divinité au niveau du péché, du faux-semblant: «Alors, c'est vrai qu'elle est toute refaite?» «Elle a baisé avec qui pour devenir *aussi célèbre*?»

Mais je ne serais pas la bonne personne pour leur répondre, parce que je n'ai pas connu «*la Rossetti*»: ce que je sais, moi, c'est qui est Beatrice. Les blancs des biographies, les questions éludées des interviews, les vides et les pertes dont il ne reste aucune trace, je les ai conservés. Avec nos bonheurs puérils

et scandaleux, qui n'intéresseraient personne, mais qui me donnent encore aujourd'hui la chair de poule.

Après elle, d'ailleurs, j'ai cherché d'autres amitiés, mais sans m'engager. Je savais intérieurement que cette magie de secrets, de tanières où se cacher et de serments solennels ne pouvait jaillir qu'en première année du lycée, entre moi, Elisa Cerruti, une parfaite inconnue, et Beatrice Rossetti, qu'on ne pourrait imaginer plus célèbre. Qu'est-ce que cela change, pour moi qui l'ai perdue, si tous les autres l'idéalisent, l'encensent, la crucifient, la détestent et, dans tous les cas, croient la connaître ?

Ils ne savent rien de rien.

Parce qu'elle était ma meilleure amie, *la mienne*, en des temps ignorés. Et j'ai passé une nuit blanche à lire mes cinq journaux du lycée et le premier de l'université. Puis j'ai regardé longuement le bureau face à la fenêtre, l'ordinateur qui ne m'a servi jusqu'à présent que pour travailler. Je suis restée debout à le regarder, avec angoisse. Parce que j'étais persuadée depuis l'enfance d'être douée pour écrire, j'avais même cru que je deviendrais écrivain. Mais j'ai manqué mon but. Alors que Beatrice est devenue *un rêve*.

La Bea que personne ne connaît, je la sens pousser pour sortir. J'ai gardé ce vide en moi pendant si longtemps que je me moque complètement de savoir si je suis ou non à la hauteur. Je ne veux rien prouver. Juste raconter. Admettre que pour moi, en 2019, rien n'a encore passé : la déception, la colère, la nostalgie. Et je ne sais pas si ce sera une défaite ou une libération. Je ne le saurai qu'à la fin.

Pour le moment, je voudrais seulement retrouver le début.

Je disais donc, le vol des jeans.

Le 11 novembre 2000 – c'est ce qui est marqué dans le premier cahier – un samedi oppressant, avec la pluie qui

battait contre les vitres de la fenêtre et cet impératif catégorique, pour moi comme pour tous ceux de mon âge, de sortir, m’amuser et me faire plein d’amis, je restais enfermée dans ma chambre à déprimer sans rien faire. Beatrice, à l’époque, aussi absurde que cela paraisse aujourd’hui, ne jouissait pas elle non plus d’une grande popularité. Elle devait même avoir encore moins d’amis que moi puisque vers deux heures et demie de l’après-midi elle alla jusqu’à téléphoner à la maison.

J’étais son dernier recours, en fait. J’habitais dans cette ville depuis un peu plus de quatre mois, et non seulement je ne m’étais pas intégrée, mais je ne voulais rien entendre : tout ce que je voulais, c’était mourir.

En rentrant du lycée, j’avais déjeuné avec mon père en silence, comme d’habitude, puis je m’étais réfugiée dans ma petite chambre, j’avais enfilé dans mes oreilles les écouteurs de mon walkman et recommencé à rédiger une liste d’adjectifs – «solitaire», «fauve», «ancien» – pour le platane au milieu de la cour. Puis, lasse de chercher des mots, j’avais jeté mon journal par terre. J’étais là, assise les jambes croisées sur mon lit, pleine de rancœur contre le monde entier, quand papa frappa. Bien sûr, je ne répondis pas. J’éteignis la musique. Il attendit. Puis frappa de nouveau et de nouveau je ne répondis pas. C’était une sorte de compétition, à qui s’entêterait le plus. Jusqu’au moment où il entrouvrit la porte, se pencha le strict nécessaire pour ne pas me déranger : «Il y a une de tes camarades de classe au téléphone, elle s’appelle Beatrice.»

Mon cœur fit un bond.

«Vite, elle attend», dit-il pour m’encourager puisque je ne bougeais pas.

Il était visiblement content : il croyait sans doute que je commençais à me faire des amies, mais il se trompait. Avant ce coup de téléphone, Beatrice et moi n’étions pas amies. Elle m’en avait donné l’illusion une fois, pour me snober

ensuite. Au lycée, elle faisait semblant de ne pas me voir. Pire que ceux qui se moquaient de moi : l'indifférence totale.

« Tu viens avec moi en ville ? » me demanda-t-elle à peine avais-je posé l'oreille contre le combiné. J'aurais dû dire non et raccrocher. Au lieu de cela, je capitulai.

« Quand ? »

– Dans une demi-heure, une heure ? »

Marcher ensemble sur le corso Italia devant tout le monde, j'aurais tellement aimé. Ne te fie pas à elle, m'avertissais-je en serrant plus fort le combiné. Réfléchis : tu ruinerais son image, il y a un piège, forcément. Et puis : c'est quoi ce culot de m'appeler ? J'étais en colère. Mais j'étais aussi, malgré moi, émue.

« Et on fera quoi en ville ? » Je tâtais le terrain.

« Je ne peux pas t'en parler au téléphone. »

– Pourquoi ?

– Parce que c'est un secret.

– Dis-le-moi, ou c'est non.

– Oui, et comme ça tu peux te défiler... »

Je gardai le silence, je savais attendre. Elle hésita mais finit par ne plus y tenir et me chuchoter : « Je veux voler des jeans. Je sais déjà lesquels. »

J'en avais le souffle coupé.

« Je n'y arriverai pas toute seule, j'ai besoin de quelqu'un pour faire le guet, admit-elle. Mais t'as pas idée : c'est pas n'importe quels jeans... Ils valent quatre cent mille lires ! » Je l'imaginai tenant la main contre sa bouche pour qu'on ne l'entende pas, là-bas, chez elle. « Si tu viens, j'en vole aussi pour toi. Promis. »

De la cuisine où il débarrassait, papa se pencha dans le couloir pour jeter un coup d'œil sur moi, toute raide à côté de la tablette du téléphone. Il aurait donné n'importe quoi pour me voir sortir, prendre mes marques dans cette

ville qui m'était hostile. Alors que je ne voulais que repartir, retrouver ma vie d'avant et ne plus jamais le revoir.

Je le détestais, même s'il ne m'avait rien fait. Et c'était justement ce rien, la question. Les murs nus de la chambre repeints en blanc pour mon arrivée. Le lit vide dans lequel je restais chaque nuit les yeux grands ouverts, cherchant une de leurs mains, un de leurs genoux, en vain. Cet appartement sans leurs bavardages, sans leurs disputes, sans leurs cris pour m'appeler, où ils s'obstinaient à ne pas être.

« D'accord », finis-je par répondre.

Je perçus le sourire de Beatrice : elle me devinait. Aux yeux de tous, voler était bien la dernière chose dont une fille comme moi aurait été jugée capable, mais pas aux siens. J'ai dit qu'elle était à l'époque une fille normale, et c'est vrai, pourtant elle avait un don : elle savait lire. Pas à la surface ni même à l'intérieur, mais dans le cœur. Le cœur des mots, des gestes, des vêtements. Elle savait, elle qui allait faire fortune avec les apparences, que la vérité des êtres, comme des livres, se tient dans ce qui n'est pas dit ; ce qui reste secret.

« Trois heures et demie à la Plage de fer. Tu sais où c'est ?

– Oui. »

Elle raccrocha. Et moi, le fil de téléphone entre les mains, moi qui ne voulais pas, qui ne lui faisais pas confiance et qui étais morte depuis quatre mois, je revins à la vie.

La Plage de fer c'est trop loin, pensai-je en m'habillant à toute vitesse, avant de murmurer à papa un « ciao » sans autre explication et de sortir.

On l'appelait la Plage de fer à cause de la couleur du sable, venu d'une ancienne mine, et elle était assez loin du centre-ville. Je m'y étais retrouvée par hasard en juillet, un des nombreux après-midi passés à circuler au hasard en scooter. Elle m'avait frappée parce qu'il n'y avait jamais personne,



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours du Centre national du livre

Ce livre a été traduit grâce à une aide du ministère italien des Affaires
étrangères et de la Coopération internationale /
Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo del Ministero degli
Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.

Titre original: *Un'amicizia*

© 2020 Mondadori Libri S.p.A.

« This edition is published by arrangement with Rizzoli in conjunction with
its duly appointed agents MalaTesta Lit. Ag., Milan, Italy, and Books And
More Agency #BAM, Paris, France. All rights reserved. »

© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Shelley Richmond/Arcangel Images

Cette édition électronique du livre *Une amitié* de Silvia Avallone
a été réalisée en décembre 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0490-7)

ISBN ePDF : 979-10-349-0492-1